JULIE CHIBBARO

TRADUIT PAR
HERMINE HÉMON

STUPEUR

lucca éditions
hikari

Directrice éditoriale : Sandrine Harbonnier
Illustration et graphisme de couverture : Noëmie Chevalier
Maquette et conception graphique : Claire Placide et Astrid Leghié
Illustrations intérieures : © Jean-Marc Superville Sovak
sauf : © Louis Diallo, la machine à écrire, le badge de guerre, les éprouvettes et les lames du microscope.
Traduction française : Hermine Hémon
Correction : Chloé Cosnefroy

Conforme à la loi no 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

French language copyright © 2021 by Lucca Éditions
Titre original : DEADLY
Text copyright © 2011 by Julie Chibarro
Illustrations copyright © 2011 by Jean-Marc Superville Sovak
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Hermine Hémon
Published by arrangement with Atheneum Books For Young Readers,
An imprint of Simon & Schuster Children's Publishing Division
All rights reserved. No part of this book may be reproduced or transmitted in any form or by any means, electronic or mechanical, including photocopying, recording or by any information storage and retrieval system, without permission in writing from the publisher.

Lucca Éditions
109, rue d'Arras, 59000 Lille (France)
www.luccaeditions.com

© Lucca Éditions, 2021, pour la traduction
ISBN : 978-2-9572756-3-2
Dépôt légal papier : janvier 2021

Stupeur

Julie Chibbaro

Traduction d'Hermine Hémon
Illustrations de Jean-Marc Superville Sovak

lucca
éditions

Pour Samsa et Audrey
Julie Chibbaro

Temporal externe
Occipital
Veine
Gastrique
Plexus
Sterno-
thyroïdien
Glande
thyroïde
Muscle stylo-hyoïdien
Brachial
Omoplate
Clavicule
Muscle
sterno-mastoïdien

7 septembre 1906

Je sais qu'un jour je ne serai plus sur cette terre. Un monde sans mon moi physique, à quoi cela pourra-t-il bien ressembler ? Je me coulerai dans le sol, je deviendrai une plante, un arbre, je perdrai mes feuilles, qui jauniront et seront écrasées sous les pieds d'un enfant, jusqu'à ce que je devienne poussière. Je ne serai plus rien, j'aurai disparu.

À chaque mois de septembre me reviennent ces frissons, me reviennent à l'esprit la mort atroce de mon frère et les questions : pourquoi cette vie si jeune s'était-elle éteinte ? Pourquoi les gens doivent-ils mourir ?

J'écris ce journal pour essayer de fournir une explication, comme si chaque mot était une étape parmi tant d'autres. Ces mots mettent mon passé en lumière ; ils me projettent vers l'avant, vers l'avenir. Ils m'aident à ne pas oublier.

Sans l'écriture, le vide que je ressens serait encore plus grand.

Je suis aujourd'hui parsemée de zones d'ombre. J'ai l'impression d'être une observatrice secrète, distincte de tout ce qui m'entoure. Je regarde par la fenêtre au-dessus des devantures de ce bâtiment décrépit de Ludlow Street où je vis depuis le matin de ma naissance. J'observe Mrs. Zanberger devant l'étal aux légumes. Elle discute le prix des oignons

avec miss Lara comme tous les dimanches. Derrière elle, Kat Radlikov traîne sa lourde jupe dans la boue, le ventre rond, son mari caché dans l'obscurité de leur chambre. Devant l'épicier, Ruth Schmidt, sous son ombrelle rapiécée, sourit à Izzy Moscowitz, qui travaille trop pour la remarquer. Je vois les sœurs Feldman, les voisines du dessus, en train de courir l'une après l'autre dans les flaques comme des garçons et qui profitent enfin d'une matinée en dehors de l'usine. Sous l'auvent du boucher, leur mère parle à d'autres mères du voisinage, le visage empreint d'une sombre inquiétude.

Je les connais, ces filles et ces femmes, j'ai vu leur famille s'agrandir, elles ont vu la mienne s'effacer. Quand je suis parmi elles, je les écoute échanger des recettes et des conseils de couture et, quand elles médisent les unes des autres, je souris, ne trouvant pas un seul mot à ajouter. Mes yeux se figent sur la tristesse de leur bouche ou sur leurs mains rouges et crevassées, puis soudain j'imagine leur vie : ce dont elles rêvent quand personne ne leur prête attention ou ce à quoi elles pourraient ressembler avec quelques enfants de moins. Les femmes parlent tout autour de moi, mais j'aurai toujours l'impression de les observer de l'autre côté d'une fenêtre, à une certaine distance.

Même à l'école, j'ai ce sentiment. Lorsque les cours commencèrent cette semaine, je gardai à l'esprit la naissance à laquelle j'avais assisté avec Marm la nuit précédente. Le travail de Sophie Gersh avait débuté vers minuit et sa mère vint tambouriner à notre porte, sa peur nous sortant du lit. Marm et moi accourûmes derrière la femme effrayée, couvrant les deux pâtés de maisons qui nous séparaient de l'appartement

de sa fille à toute vitesse. Le mari de cette dernière se tenait à l'extérieur et se tordait les mains. Sophie était alitée et en souffrance, comme une pauvre enfant abandonnée. Je pris ma place habituelle à la tête du lit, où je tins la main de la future mère et épongeai la sueur autour de ses yeux larmoyants tout en lui assurant que la naissance se passerait bien, que tout irait comme nous l'avions prévu. Au pied du lit, Marm travaillait à ses miracles. Sophie avait perdu les eaux, elle était prête. À nous trois, nous encouragions son enfant à venir au monde. Sa naissance fut aisée, un vrai prodige, l'une de ces rares occasions où Marm et moi pouvons nettoyer l'enfant, le donner à sa mère et rejoindre nos lits, le cœur en joie. Nous fermâmes les yeux une heure avant de devoir affronter la journée suivante, qui serait ma première journée d'école.

Mes camarades s'embrassaient : nous ne nous voyons pas durant les mois d'été. Les filles avaient mûri, leur visage et leur corps s'étaient allongés ou élargis. Je souris à Josephine, qui était devenue démesurément plus grande, plus fine et plus belle, et à Fanny, dont le visage poupon avait enfin trouvé des pommettes. Je passai mes lèvres sur leurs joues. Je recherchai leur regard afin de lancer une conversation ; je voulais leur parler de la naissance ou de Benny, mais Josephine commença à évoquer son nouveau poste au comptoir des parfums chez *Macy's*. Elle décrivit les dames apprêtées qui achetaient les flacons les plus onéreux, les fins tissus qu'elles portaient, leurs bijoux et leurs chiens. Elle ne s'arrêta plus avant l'arrivée de Mrs. Browning, suivie par la corpulente miss Ruben, notre professeure pour l'année. Mon

cœur battit à tout rompre lorsque je vis que c'était elle. Les yeux de miss Ruben parcoururent impérieusement la classe avant de s'arrêter sur moi. Elle déclara :

– Mesdemoiselles, je vois qu'il manque encore à certaines d'entre vous les charmes les plus rudimentaires. Nous devons rectifier cette situation immédiatement. Nous entamons aujourd'hui votre dernière année avant de vous libérer dans le monde. Nous n'avons plus de temps à perdre !

Je détournai mes yeux des siens et me concentrai sur la fumée que je voyais sortir en volutes de la cheminée du bâtiment voisin. Je ressentais une certaine amertume à l'idée de passer ma dernière année avec elle. Miss Ruben me déteste depuis la troisième année.

Lors du déjeuner, je m'assis dans la salle commune en grignotant mon *knish* à la pomme de terre. J'écoutais la conversation entre Jo et Fanny. J'avais l'impression d'être faite de caoutchouc et que leurs paroles rebondissaient tout autour de moi sans jamais m'affecter. J'essayai une nouvelle fois de leur parler du superbe garçon que j'avais vu naître le matin même, mais le bavardage exubérant de Josephine noya mes mots avant même que je pusse les former.

– Oh, Fanny, lança-t-elle, bon sang, j'ai failli oublier de te le dire : je t'ai trouvée absolument adorable au thé dansant ! Où as-tu déniché cette superbe robe ?

– Feinstein faisait une offre spéciale, expliqua Fanny. J'y ai rencontré Dora et elle m'a convaincue de l'acheter. Tu sais que son père l'a surprise à tenir la main de Mr. Goldwaite à l'arrière de sa voiture ? Il est bien trop vieux pour elle !

– Il devrait s'acoquiner avec une petite boule comme miss Ruben, pas avec une fille de l'âge de Dora ! affirma Josephine. As-tu vu à quoi ressemble notre professeure cette année ? Cette couleur pour les lèvres ne lui va tout simplement pas, tu ne trouves pas ? Et ne sait-elle pas que les vestes grises à larges galons sont démodées ?

– Et à la façon dont elle nous regarde, compléta Fanny, on dirait qu'elle est la reine d'Angleterre !

Les filles riaient, et moi je secouais la tête. Je voulais être ailleurs, avec quelqu'un d'autre. Je ressentais ce vide laissé par Anushka et cette drôle de colère : pourquoi m'avait-elle abandonnée ? Chaque matin, nous allions à l'école ensemble, nous parlions de tout et de rien. Elle me demandait ce dont je rêvais et ce à quoi je pensais. Plus personne ne le fait maintenant. J'aimerais qu'elle n'eût pas déménagé au printemps dernier. Dans ses lettres, elle parle d'une certaine Ida. Je ressens toujours une petite peur quand elle m'écrit à son propos. J'espère qu'Ida ne m'a pas remplacée. Anushka disait que parler à Ida était une expérience forte, comme marcher dans un lac et découvrir que le sol se dérobe sous vos pieds.

Oh, j'aimerais tellement avoir une conversation profonde avec une autre fille ! Je lui parlerais de papa et de Benny, de notre vie d'avant.

Ces derniers temps, je me faufile souvent dans le temple pour lire les avis sur le tableau communautaire *b'nai*, ceux qui ne sont pas en hébreu. Pour notre dernière année d'école, nous sommes autorisées à travailler l'après-midi, mais je ne me vois pas arranger des bouquets comme le fait Sara à la boutique de fleurs sophistiquée de McLean, ou user de mes

charmes féminins comme Josephine pour appâter les clients à la parfumerie *Macy's*. Mrs. Browning dit que ce genre de travaux nous rapproche des classes de gens que nous aspirons à devenir un jour, mais je veux un emploi sérieux. Je ne veux pas faire ça que pour l'argent, même si Marm et moi en avons besoin, je veux travailler pour réfléchir. Je veux aller quelque part pour faire quelque chose d'important et rentrer à la maison le soir avec quelques billets en poche. Est-ce bête de vouloir un travail différent de celui pour lequel Mrs. Browning nous forme, de vouloir quelque chose de plus, quelque chose de plus grand que moi-même ?

En vérité, je veux un travail qui ait du sens.

9 septembre 1906

Une fille peut-elle trouver un travail dans lequel elle combat la mort ? Cela me fait tout drôle de l'écrire, mais c'est la question qui me vient toujours, même dans mes rêves. J'ai vu tellement de morts. Je trouve qu'il est mieux de ne pas en parler, de repousser ces images. Mais là, avec l'alchimie du papier et du stylo, il se produit quelque chose, et ces pensées terribles émergent. Ici, je peux admettre que je vois la maladie comme une mauvaise herbe invasive qui s'épanouit partout, dans les poubelles qui laissent échapper des nuages de cendre, dans les flaques qui suintent dans la rue, dans l'haleine alcoolisée des femmes qui s'attardent sur les trottoirs, dans les chats morts, dans les souris affamées qui grignotent les murs, dans les bandes de chiens errants que je vois lorsque je me promène dans le parc et qui souillent la ville.

Je vois la mort quand je passe devant un cheval bai.

Quelles sont ces entités qui nous affaiblissent et nous font mourir ? Comment se fait-il que la mort soit présente sur terre ? Comment s'introduit-elle dans le corps des gens et les rend-elle malades, les tue-t-elle ?

Si nous avions su comment combattre la mort, aurions-nous pu sauver Benny ?

Je pense toujours à mon grand frère à cette époque de l'année, à la rentrée des classes. Il avait presque l'âge que j'ai

maintenant, un garçon du lycée. Nous rentrions du temple quand ce cheval bai avait surgi de nulle part et l'avait piétiné. Le cavalier descendait la rue en toute hâte et ne s'arrêta même pas. Il ne s'était jamais arrêté pour voir ce qu'il avait fait à Benny. Je sens encore l'air déplacé par le cheval, sa proximité contre mon visage alors qu'il courait. Nous discutions et aucun de nous ne l'avait vu venir. Marm était éplorée et papa avait saisi Benny et l'avait transporté jusqu'à la maison.

Je n'oublierai jamais la terreur qui se lisait sur le visage de Marm quand elle alla chercher le Dr Barnes, et les cris de Benny lorsque le docteur redressa les os de ses jambes et banda sa peau ensanglantée. Dans les semaines qui suivirent, les lésions devinrent vertes et se propagèrent le long des jambes martyrisées de mon frère. Comme les visites du Dr Barnes s'avéraient inutiles ! Avec sa « cure sanguine », sa « décoction apaisante » et son « élixir à l'argent ». Il ne pouvait pas guérir ces lésions.

L'état de Benny empira et papa resta à son chevet, sans jamais le quitter. Il demeurait auprès de lui toute la journée à le nourrir et à le nettoyer. Il changeait ses bandages, relâchant ainsi dans l'air l'odeur amère et infecte des blessures du pauvre Benny. Chaque nuit dans cette même pièce, je dormais aux côtés de mon frère. Je posais ma tête contre son dos et écoutais le moindre de ses soupirs jusqu'à cette nuit finale, où les soupirs cessèrent.

Je penserai toujours que nous aurions pu l'aider, si seulement nous avions su comment.

11 septembre 1906

Je passe mes nuits libres à aider Marm à donner la vie, à regarder de jeunes mères lutter, et j'ai l'impression que je n'aide pas réellement, que je ne sais pas comment soulager la douleur que ressentent ces femmes. Le travail de Radlikov la nuit dernière fut particulièrement éprouvant pour la pauvre Kat, qui poussa et gémit depuis cet espace particulier d'isolation où toutes les femmes qui accouchent semblent se reclure. J'étendis des linges chauds sur son front, la massai des épaules aux hanches et lui serrai les mains comme si je pouvais en expulser l'enfant. Marm la positionna correctement et lui raconta des histoires d'accouchements heureux. Des heures durant, elle cria, se reposa et cria encore, jusqu'à ce qu'enfin un garçon vînt au monde. Mais le placenta ne suivit pas ; au contraire, les contractions continuèrent. Marm fit bouillir de l'eau et nettoya ses outils. Je fis de mon mieux pour rassurer Kat en pressant des serviettes chaudes contre ses reins.

Marm ausculta le ventre de la femme ; elle aida Kat à pousser davantage. Une seconde petite surprise sortit ! Nous nous exclamâmes toutes lorsque nous réalisâmes qu'à l'intérieur de la pauvre Kat se trouvaient deux tout petits garçons qui n'étaient ni l'un ni l'autre plus grands que ma chaussure ! C'était ma première naissance de jumeaux : je n'avais

jamais imaginé ce à quoi cela pouvait ressembler, une femme donnant vie à deux créatures distinctes de la même façon que les animaux mettent bas à deux, trois ou quatre petits. Nous rîmes et pleurâmes avec Kat, nous nettoyâmes les nouveau-nés pour son mari et elle, puis nous rentrâmes chez nous.

Je passai ma journée d'école suivante à somnoler.

J'ai l'impression, lorsque je tiens une femme en travail des heures durant, que j'essaie d'absorber sa douleur avec mon corps, que j'essaie d'endosser sa peine au travers de mes mains et de mon esprit afin que cela ne la fasse pas trop souffrir, afin qu'elle ne crie et ne pleure pas trop, afin qu'elle ne pense qu'au bébé qui arrive. Ensuite, si tout s'est bien passé, je me sens vide, éreintée jusque dans mes os.